

Dominique Touchon Fingermann

Il faut naviguer*...

Navegar é preciso, viver não é preciso

F. Pessoa ¹

Le titre des prochaines Journées nationales de l'EPFCL nous séduit, nous réjouit, voire nous rassure, *a priori*. Mais au-delà, il propose une réponse précise à l'interrogation que chacun se pose (en tout cas nous le souhaitons !) : qu'est-ce que la psychanalyse ? En quoi consiste sa différence d'avec les psychothérapies en tout genre ? En effet, ce titre se présente comme une proposition explicite qui affirme que la psychanalyse consiste en une aventure, et qu'elle a une logique propre. Nous pourrions même anticiper : l'aventure psychanalytique est sa logique.

Je propose d'aborder cette proposition en quatre temps : 1. Logique et éthique de l'aventure psychanalytique ; 2. S'embarquer ; 3. Tenir le cap ; 4. Sauter.

Logique et éthique de l'aventure psychanalytique

Logique

« Aventure » provient de la même racine latine qu'« avenir », ce qui a porté le mot dans deux directions opposées : le destin, ce qui est écrit, et le hasard, ce qui est imprévu.

L'aventure psychanalytique permet de « lire l'avenir », déchiffrer ce qui est écrit, le destin qui s'inscrit du fait de la constance du fantasme. Mais au-delà, l'aventure psychanalytique mettrait en jeu une rencontre,

* [↑](#) Texte présenté le 13 septembre 2025 à Chalon-sur-Saône lors de la table ronde préparatoire aux Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », rencontre organisée par le Pôle 12 Bourgogne Franche-Comté Lorraine.

1. [↑](#) F. Pessoa, *Álvaro de Campos, Obra poética*, volume unico, Rio de Janeiro, Editora Nova Aguilar, 1983.

qui, par chance, et au fil de son parcours, permettrait de déjouer ce destin fantasmatique et de conjuguer le Dire de l'Un à un avenir incalculable mais toujours actuel.

Entre destin et hasard, on conçoit d'emblée que l'aventure psychanalytique sera balisée par la logique qui y déclinera les catégories de l'impossible au possible en passant par le nécessaire et la contingence. Nous pouvons poser d'emblée qu'elle articulera la logique du signifiant et la logique de l'acte.

Jacques Lacan a eu très tôt recours à la logique mathématique pour rendre compte de l'inconscient, en posant dès le Séminaire IX, *L'Identification* (1961-1962), le problème logique : comment le signifiant et l'appareil du langage peuvent-ils identifier l'unique et le singulier du sujet soumis au langage ? Il en déduira dès l'année suivante l'élément de structure, qui n'a pas d'autre consistance que logique, l'objet *a*, qui fait limite à la fuite du sens où se perd l'aliénation/soumission au signifiant, dite subjectivation. En 1967, dans son séminaire *L'Acte analytique*, Lacan élabore le modèle logique qui permet d'écrire l'opération de l'analyse sur la structure du sujet telle que celle-ci se transfère dans le dispositif analytique. L'écriture du mathème du discours analytique qui s'en déduit lui permettra, lors des deux années suivantes, d'écrire les autres discours, soit les différents liens sociaux que la structure du signifiant rend possibles.

Pendant plus de vingt ans, Lacan a exploré l'aventure de la logique mathématique, ses opérations et son abord des paradoxes qu'elle identifie, pour rendre compte de l'inconscient et de l'opération de transformation que la psychanalyse ne cesse de soutenir.

Éthique

Le vocable « aventure » tel que nous l'utilisons aujourd'hui ouvre un champ sémantique qui nous emporte immédiatement vers la surprise, l'inconnu, l'imprévu, le non-programmé, l'événement, la contingence, le risque, voire l'accident. Nous remarquons que tous les termes de cette série impliquent une réponse, de l'ordre de l'acte et de la conduite, c'est-à-dire introduisent d'emblée une dimension éthique.

S'aventurer résonne alors avec se risquer, oser, inventer, avoir de l'audace, du courage, passer à l'acte, sauter, se passer de garantie, de modèle, du mode d'emploi, prendre des chemins de traverse, oser des raccourcis, se permettre des détours, sortir des sentiers battus, voire transgresser. L'aventure implique toujours un déplacement mais n'est pas de l'ordre d'une errance, plutôt une aberration, dans le sens : écart par rapport à un chemin attendu.

Lacan s'étonnera de cette aberration ² qui fait qu'un psychanalysant passé à l'acte de l'analyste puisse vouloir s'aventurer à soutenir la reproduction de l'opération qu'il vient de traverser à dure peine et il voudra en recevoir les échos dans le dispositif mis en place à cet effet : la passe, qui devrait nous donner des nouvelles des réponses éthiques aux effets logiques de l'aventure analytique.

La psychanalyse

En quoi le procédé freudien – qui engage autant l'analysant que l'analyste – s'applique-t-il à cette conception de l'aventure qui implique la logique et l'éthique et solidarise le faire analysant et l'acte du psychanalyste ? Nous pourrions résumer cela en disant simplement avec Lacan : « Dans l'éthique qui s'inaugure de l'acte psychanalytique [...] la logique commande ³. » Soit : à la logique de l'insu que recèle et transporte la parole analysante, réponse éthique, celle du psychanalyste, qui par son acte donne d'entrée de jeu sa valeur logique de vérité au « n'importe quoi » que la règle fondamentale sollicite.

C'est déjà ce que nous entendions quand Lacan en 1955 dans « Variantes de la cure type » lançait : « La psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste ⁴. » En effet, c'est dire que le faire psychanalyse, le faire analysant, dépend de l'analyste, de sa mise, de sa mise en acte, de son en-gage dirait Michel Bousseyroux ⁵.

Ce qui conditionne la possibilité d'une aventure analytique, c'est un engagement, éthique donc, en cela qu'il supporte d'emblée la dimension logique de l'inconscient que Freud avait indiquée avec son « ombilic des rêves ». L'offre de l'analyste (qui antécède toute demande d'analyse) situe l'inconscient comme savoir de l'insu (et comme insuccès aussi d'ailleurs ⁶), ce

2.  J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, séminaire inédit, leçon du 1^{er} juin 1972 : « Cette expérience de la passe est simplement ce que je propose à ceux qui sont assez dévoués pour s'y exposer à de seules fins d'information sur un point très délicat et qui consiste à en somme, ce qui s'affirme de la façon la plus sûre, c'est que c'est tout à fait *a-normal* – objet *a normal* – que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiment une sorte d'aberration qui vaut, qui valait la peine d'être offerte à tout ce qu'on pouvait recueillir de témoignage. C'est bien en ça que j'ai institué provisoirement cet essai de recueil pour savoir pourquoi quelqu'un, qui sait ce que c'est que la psychanalyse par sa didactique, peut encore vouloir être analyste » (édition à usage interne de l'ALI, p. 110).

3.  J. Lacan, « L'Acte psychanalytique. Compte rendu du Séminaire 1967-1968 », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 380.

4.  J. Lacan, « Variantes de la cure type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 329.

5.  M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2024, p. 47.

6.  J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aïlle à mourre*, séminaire inédit, 1976-1977.

qui pourrait s'écrire sur une portée musicale comme anacrouse ⁷ – ce silence qui précède la première note – et que la logique inscrirait par exemple dans la suite des nombres avec l'ensemble vide { }, celui d'où s'origine toute la suite et qui est inclus dans chacun des éléments de cette suite ⁸.

C'est ainsi que la logique commande à l'acte (éthique) qui la supporte en posant l'inconscient, condition de l'aventure analytique que déroule le faire analysant, soit le travail du transfert déplié par l'association libre. Il est important de noter qu'autant l'analysant que l'analyste doivent embarquer, pour qu'il y ait analyse, mais que l'analysant ne risque pas l'aventure s'il n'y est pas conduit par la mise de l'analyste.

Si l'aventure dépend d'une prise de risque éthique, à tout moment c'est le constat logique qui mène et ramène le sujet au point où il doit s'engager et se risquer, du début à la fin du voyage. Même si celui-ci semble démarrer comme une croisière où on se balade avec ravissement d'une association à l'autre, d'une séance à l'autre, d'une fiction à l'autre, la butée logique ne tardera pas à affecter celui qui s'emballait dans cette avenue du sujet supposé savoir.

En effet, la logique en question se révèle assez vite de par la « profonde insuffisance logique du signifiant ⁹ » qui tourmente l'analysant dans le parcours analytique telle une impuissance, jusqu'à se démontrer finalement comme l'impossible. L'aventure psychanalytique consiste principalement à oser dribbler, contourner, l'impuissance du signifiant à dire de l'être : seule l'éthique permet de soutenir la logique. S'aventurer dans ce parcours peut permettre d'en extraire la limite, que Lacan a nommée « objet *a* », et d'en déduire l'inconscient comme le réel qui ancre l'*ex-sistence* du parlêtre.

Il y a donc des moments cruciaux qui conduisent l'aventure du début à la fin :

S'embarquer

L'aventure commence à l'aurore de chaque matin...

L'aventure commence au début ; l'entrée en analyse causée par un non-sens qui turlupine est un saut dans l'inconnu : il faut le faire ! Et ce même si ce saut croit prendre appui sur un Autre qui sait. Il y a un avant et un après ce moment crucial de l'entrée, ce qui avait autrefois occasionné l'idée d'une « passe à l'entrée ».

7. [↑] M. Bousseyroux, *Un silence pour appui, Anacrouse de l'analyste*, op. cit.

8. [↑] G. Frege, *Les Fondements de l'arithmétique*, Paris, Le Seuil, 1970, § 55.

9. [↑] J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 276.

L'aventure commence au début, en fait, aussi et toujours au début de chaque séance, elle commence par un suspens, un soupir, un silence : comment à chaque fois le dire reprend son souffle et s'engage dans le défilé des dits.

Prenons donc l'histoire depuis le début. Au début, quelqu'un souffre : de qui, de quoi ? De trop, de pas assez, de pas comme il faut, pas comme je veux. Il souffre de mal-être, ce que Lacan a une fois nommé la douleur d'*ex-sister*. La douleur d'*ex-sister* renvoie à ce quelque chose de l'être du sujet qui reste en dehors de toute raison mais ne cesse de se manifester et de résonner sur les murs des liens, et depuis le mystère du corps parlant.

Alors ce quelqu'un peut prendre son courage à deux mains et sonner à la porte d'un psy pour y trouver la clef de cette inconnue qui le tourmente. Il ne sait pas encore que la raison de cette tourmente est ce qui la cause : l'objet qui n'a pas de nom. L'aventure d'une psychanalyse peut commencer quand, par chance, il tombe sur un psychanalyste qui saura mettre en cause cet exil.

Étonnamment, l'aventure commence par une règle de conduite : la règle fondamentale, son énoncé, et, en deçà, le dire qui soutient son énonciation. C'est cette règle qui engage l'aventure analytique et sa logique. Si la règle paraît promettre la liberté qu'elle commande, « Dites ! N'importe quoi ! », c'est-à-dire semble promettre l'aventure, c'est la logique du signifiant qui va s'imposer très vite. Nous savons depuis Lacan que la parole que la règle convoque est soumise au langage, condition de l'inconscient. Ce qui la caractérise, c'est ce qu'elle ne dit pas, ce qui reste toujours « à dire », l'*ex-sistence* de ce dire inconscient conditionnant tous les dits.

La règle fondamentale engage le sujet, en tant qu'il se démontre comme ce qui est représenté par le signifiant pour un autre signifiant, mais, dit Lacan dans le séminaire *L'Acte psychanalytique*, celui-ci pour s'y aventurer doit déjà toper avec la destitution subjective. En effet, il doit se laisser conduire par la logique des signifiants qui s'enchaînent de l'un à l'Autre, mais dès le début constater « la profonde insuffisance logique du signifiant », qui ne dira jamais tout à fait ce qu'il en est de l'être et de sa douleur d'*ex-sister*, qui cependant fait signe çà et là. La règle convoque donc le sens et le signe, ce qui se lie et l'émergence contingente de ce qui ne se dit pas mais se fait savoir.

Nous retrouvons donc ici l'aventure dans ses deux dimensions, l'*automaton* et la *tuché*, la nécessité et le hasard : c'est logique. Il y a donc à renouveler constamment le pari que ce chemin qui a l'air de ne mener nulle part puisse mener celui qui souffre au cœur de son être, ce qu'on peut appeler avec Lacan sa jouissance, c'est-à-dire ce qui ne se subjective pas.

Il y a un instant, peut-être un instant de voir, comme un instant de bascule où celui qui s'engage doit céder sa plainte et en isoler son symptôme comme signe de la singularité en souffrance, au point de l'y mettre en gage pour y trouver son sens : le sens du symptôme, titrait Freud. La pratique de la parole et la pratique du sens qui se mettent en jeu, embarquent dans l'exploration des nœuds du signe et du sens, déplacement aventureux qui peut conduire à en dévaloriser la jouissance. C'est le début de la cure...

Le transfert de signifiant qui conduit l'association libre de métaphore en métonymie comporte une série de conséquences : la première est ce qu'on appelle le transfert. Cette inconnue que transporte la chaîne signifiante, ce qui ne se subjective pas, prend valeur d'objet, qui est déplacé sur l'analyste. Celui-ci consent à occuper cette place, non sans en prendre la mesure, « peser le poids de la demande », c'est l'un des enjeux des entretiens préliminaires, quand l'analyste décide, prend le risque de l'en-gage dans l'aventure de chaque analyse. Il s'y engage tout en sachant que c'est comme leurre, comme semblant qu'il occupe cette place. Il lui faut bien consentir, être dupe, de cette imposture fondamentale de l'analyste pour prendre part à cette aventure. Lui aussi prend des risques, « le sentiment d'un risque absolu ¹⁰ », car lui non plus ne sait pas ce que réserve l'insu du parcours qui s'inaugure.

Tenir le cap

Une fois embarqués, dans les péripéties du transfert et de l'acte, il faut tenir le cap. *Cap au pire*, dirait Beckett ¹¹. C'est en fait un des noms de ce qui est mis en cause.

Une fois embarqués, il s'agit de supporter l'aventure du désir de psychanalyse : du côté du travail soutenu de l'analysant, et du côté de la responsabilité de l'analyste, c'est-à-dire sa réponse, en termes de désir et d'acte.

La logique de la cure réserve quelques épreuves, qui bien que probables surgissent toujours d'une manière inattendue et demandent réponse. La logique et l'éthique restent inséparables. Probables, car cela relève de la logique du signifiant et du fait que ses chaînes et enchaînements tournent autour de ce qui ne se lie pas, comme dirait Freud, autour de ce qui échappe au sens qui fuit. Ce point hors ligne qui oriente toutes les chaînes de la parole « libre », c'est le sens réel. Le dire inouï de tous ces dits.

Tenir le cap relève de l'éthique.

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 45.

11.  S. Beckett, *Cap au pire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1991.

L'épreuve du transfert et de son maniement

C'est la stratégie transférentielle de l'analysant qui mène la danse, mais c'est la tactique de l'analyste qui en impose le *tempo*. La tactique permet de ne pas perdre le nord, car elle se règle sur la politique de la fin.

La tactique de l'analyste demande du courage, c'est pourquoi Lacan a parlé de « l'horreur de l'acte ». Quel courage ? Celui de ne pas s'endormir bercé par le roman de l'analysant et rester prêt à l'entreprêt ¹², c'est-à-dire que son attention flottante lui permette de saisir l'occasion de l'interprétation, celle qui prestement coupera dans le sens pour y faire résonner le signe. Peu importe les dits de cette intrusion quelquefois réduite à un grognement, une interjection ou autre bousculade du sens commun. Son silence, sa position tiennent à la fois de l'éthique et de la logique. Éthique, car il doit mener l'aventure à partir de ce qu'il n'est pas : ni comme sujet ni comme jouissance. Logique, car c'est en occupant cette position qu'il va en faire apparaître la logique, devant laquelle l'analysant va devoir répondre.

Pour l'analysant, l'épreuve du transfert passe par bien des détours de ses amours avec la vérité, jusqu'à ce que ses espoirs déçus conduisent l'amour du savoir à savoir prendre en compte et en considération l'insu qui le détermine.

L'épreuve du symptôme

L'analyste serait le complément du symptôme en tant que placé comme sujet supposé savoir par la grâce du transfert, il serait le vecteur qui donnerait sens à ce qui n'a pas de sens.

L'épreuve du symptôme du côté de l'analysant se fait en trois temps : l'instant de voir que sa douleur le concerne en propre ; le temps pour comprendre que le sens qu'il y trouve renvoie toujours à l'Autre et lui fait perdre de vue le signe de l'Un ; le moment de conclure que ce dont il fait signe c'est ce qui le désigne comme à nul autre pareil.

L'épreuve pour l'analyste, c'est d'accompagner ce périple dans tous les sens possibles – car l'enveloppe formelle du symptôme peut prendre de drôles d'apparences – sans craindre le pire pour l'analysant, qui souvent semble s'embarlificoter de plus belle dans le sens du symptôme. Il s'agit de garder le cap en supportant les détours par la *varité* du symptôme, jusqu'à ce que la logique de la cure, avec tous ses déplacements, puisse enfin dévaloriser la jouissance du sens et en déduire que « Y a d'l'Un » et rien d'autre.

12.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 545.

L'épreuve de la répétition

Une autre musique se joue en contrepoint de la chansonnette des associations et du travail de transfert, autre chose qui ne cesse pas de s'écrire. Si le symptôme écrit du Un, la répétition ne cesse pas d'écrire ce dire de la demande : *re-petitio*, qui ne peut s'écrire que depuis l'ensemble vide { }, car il ne contient aucun élément signifiant qui dirait le point de départ de l'acte d'énonciation de toute demande.

Comment supporter cette insistance infernale de ce qui se répète de ne pouvoir s'énoncer et qui faute de mieux prend le chemin de la constance du fantasme pour donner du poids, le poids de l'objet, à l'insistance de cette instance qui n'est qu'un lieu, celui d'où part toute énonciation, le lieu du dire de l'*ex-sistence* ? Comment l'obstination de l'analyste à ne pas dévaloriser ce lieu d'appel, « le dire de la demande ¹³ », peut-elle en faire déduire le dire toujours à venir ?

Sauter

Le chemin incertain de l'aventure analytique non seulement n'évite pas l'épreuve de l'angoisse, mais la met en fonction de preuve des moments de passage entre le sens et le signe, la vérité et le réel, le transfert et l'acte. Ce sont les mauvaises passes de l'aventure analytique, mais ce sont les occasions où les impasses peuvent se réduire et se résoudre à l'impossible, c'est-à-dire consentir à la logique du signifiant. Il ne suffit pas de passer le pont, il n'y a plus de passerelle, de l'un à l'Autre, reste le saut toujours périlleux.

Le voyage qui s'était engagé comme un pas-de-deux se termine sur ce pas de deux, qui ouvre la voie de l'identification au symptôme, que je lis simplement comme ce moment de conclure où le sujet décide, assume que : Y a d'l'Un.

*

Nous pouvons donc conclure que l'aventure psychanalytique *est* sa logique, logique qui mène au point de l'indécidable où la conclusion ne peut être un calcul mais un pas au-delà d'un calcul de la jouissance qui se mesurerait à l'aune de l'Autre et de son manque.

Et le « je n'ai plus rien à dire » qu'énoncent certains analysants peut résonner en fait : je n'ai plus rien que le dire. Et là, commence une sacrée aventure : « le véritable voyage ¹⁴ ».

13. [↑](#) J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 473.

14. [↑](#) J. Lacan, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, op. cit., p. 100.